

Laval théologique et philosophique



C. LINNÉ, *L'équilibre de la Nature*, textes traduits par Bernard Jasmin, introduits et annotés par Camille Limoges, Coll. « L'histoire des sciences. Textes et études », Paris, Vrin, 1972, 171 pages

François Duchesneau

Volume 30, Number 1, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020414ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020414ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Duchesneau, F. (1974). Review of [C. LINNÉ, *L'équilibre de la Nature*, textes traduits par Bernard Jasmin, introduits et annotés par Camille Limoges, Coll. « L'histoire des sciences. Textes et études », Paris, Vrin, 1972, 171 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 30(1), 100–102. <https://doi.org/10.7202/1020414ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

C. LINNÉ, *L'équilibre de la Nature*, textes traduits par Bernard Jasmin, introduits et annotés par Camille Limoges, Coll. « L'histoire des sciences. Textes et études », Paris, Vrin, 1972, 171 pages.

Carl Linné (1707-1778) n'a pas écrit d'ouvrage proprement dit sous ce titre « L'équilibre de la Nature ». En fait, M. Camille Limoges a rassemblé dans un ordre significatif des textes divers, dont le premier seul porte la signature du célèbre taxonomiste suédois, les quatre autres constituent l'apport de disciples sous la forme de thèses *pro exercitio* en vue du doctorat. Mais l'on sait, dans le cas précis de Linné, qu'il déterminait le sujet et fournissait l'esquisse de la dissertation doctorale, à moins qu'il n'intervint encore plus directement dans la rédaction. C'est donc à Linné qu'est due l'*Oratio de Telluris habitabilis incremento* (1744). Et si les auteurs de l'*Oeconomia naturæ* (1749) de la *Politia naturæ* (1760) de la *Curiositas naturalis* (1748) et du *Cui bono* (1752) sont respectivement I. J. Biberg, H. C. D. Wilcke, O. Söderberg, C. Gedner, ces textes, eux, sont à coup sûr linnéens. Mais le choix de M. Limoges implique une vision très précise des exigences de l'histoire des sciences, qui, si nous négligeons de l'indiquer, nous fait défaut pour comprendre la logique du rapprochement des textes. Il existe dans le recueil des *Amanitates academicae* quantité d'autres travaux, qui, individuellement, présenteraient autant d'intérêt que ceux-ci. Pourquoi ceux-ci, dans le disparate de leur style et de leur date, se trouvent-ils articulés les uns aux autres, en dehors de toute intention expresse du principal intéressé, Linné lui-même ?

M. Limoges à qui l'on doit déjà dans le domaine de l'analyse historique des concepts biologiques, une contribution significative (Cf. *La sélection naturelle. Étude sur la première constitution d'un concept (1837-1859)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970), fournit une réponse claire à notre question dès la première page de l'introduction : « La théorie Darwin/Wallace a obligé pour la première fois à penser l'unité de disciplines jusque-là éparses dans le champ théorique, en consommant la substitution de la biologie à l'histoire naturelle, annoncée par Lamarck et Treviranus, implicitement promise par la théorie cellulaire. Mais l'irruption darwinienne est l'effet d'un travail sur des notions pertinentes à la distribution géographique des organismes, à leurs rapports mésologiques, à ce que Darwin continuera de nommer *l'économie de la nature*. Le terrain d'apparition du grand événement théori-

que que fut le darwinisme, c'est celui de la subversion d'une conception linnéenne de l'économie naturelle par une autre, l'écologie. Cette conception est si essentielle à la théorie darwinienne qu'après le premier quart de notre siècle, c'est sur ce terrain écologique encore, par le biais de la génétique des populations, que s'assurera sa refonte » (p. 7). Ce que l'auteur entend nous montrer, c'est donc la constitution au sein de l'œuvre linnéenne d'un champ conceptuel proto-écologique, parfaitement articulé du point de vue épistémologique, et qui forme la condition d'émergence de cette économie de la nature dont l'entreprise darwinienne consommera la ruine, en même temps que l'accomplissement dans un nouveau champ théorique, celui qui permet, cette fois, la génétique des populations. Schème évolutif complexe, dominé par des structures de pensées hétérogènes, les plus anciennes déterminées par des idéologies, des métaphysiques, des modèles socio-politiques, les plus récentes, en position de plus en plus critique par rapport à ces conditions théoriques et techniques, qui pourtant ont conditionné leur avènement. En contrepoint de cette histoire conceptuelle, qui retrace la logique des étapes successives à partir d'un état constitué de la science (ce qui constitue l'héritage de Bachelard et de Canguilhem), viennent s'inscrire les faits d'observation, la matière de l'histoire naturelle, la ségrégation des phénomènes que la question posée à la nature permet de concevoir, et sans doute même, de percevoir. C'est donc dire l'intérêt épistémologique du texte initial par lequel M. Limoges dégage la méthode de lecture qui permettra de rendre un sens à des textes qui, par certains aspects, n'appartiennent plus aux formes sémantiques de la biologie contemporaine, mais qui, par certains autres points, autorisent la détermination d'une intelligibilité historique pour les concepts opératoires de l'écologie.

Est-ce à dire que l'histoire des concepts écologiques est quelque chose d'intrinsèquement original ? Il ne le semble pas totalement, car il faut tenir compte des recherches en histoire de la démographie animale de F. Egerton (cf. *Observations and Studies of Animal Populations before 1860: A Survey Concluding with Darwin's Origin of Species*. Doctoral dissertation. University of Wisconsin, 1967) ; il faut aussi tenir compte des travaux actuels, assez nombreux, sur l'histoire de la démographie humaine. D'autre part, on commence à mieux connaître l'histoire de certains concepts-clés de la science au dix-huitième siècle : tels les concepts d'histoire naturelle et de tableau de la nature. L'investigation d'origine concernant

les systèmes taxonomiques et concernant les mythes sur l'état premier de la nature éclaircissent certains des pré-supposés de l'économie linnéenne de la nature.

L'originalité de l'entreprise, cette fois, c'est de fournir un échantillon concret de la mise en œuvre des méthodes propres à l'histoire des concepts scientifiques, dans le cas d'un objet qui ne pouvait apparaître autrement qu'à l'intérieur d'un contexte théorique donné.

M. Limoges nous apprend que l'économie de la nature est essentiellement « une conception de l'interaction finalisée des corps naturels, en vertu de laquelle un équilibre intangible se maintient au cours des âges » (p. 9). Prenant appui sur les textes linnéens dont la traduction suit, il explicite cette conception en mettant en lumière son contenu et ses conditions d'intelligibilité. Les rapports finalisés entre les corps naturels, dans les trois règnes, se conçoivent suivant trois fonctions descriptives : la propagation, la conservation et la destruction (ce que développe plus précisément la dissertation *Oeconomia naturæ*). Mais le *De Telluris habitabilis incremento* articule ces fonctions les unes aux autres sur le canevas de la distribution géographique des organismes. Sur ce théâtre, lui-même divers, les fonctions propres aux corps naturels pourraient s'exercer dans une absence totale de coordination ou plutôt dans un antagonisme dynamique où l'instabilité constitue le facteur essentiel pour le devenir des espèces : mais cela est inconcevable pour Linné, — cela se pouvait-il même penser ? — car la proportion, expression du dessein créateur de Dieu, exerce le magistère de la régulation entre les règnes comme entre les espèces. Bien sûr, il y a le mythe d'origine de l'île primitive, où ne se trouvait, le moment suivant la création, qu'un seul couple pour les espèces à reproduction sexuée, un seul spécimen pour les hermaphrodites. Dans la clarté de ce tableau « abstrait » (au sens condillacien), c'est l'ordre constant maintenu dans les générations successives qui est présenté, en dépit, semble-t-il, de l'apparente variété des circonstances géographiques, en dépit surtout de la multiplication intense des individus à partir du noyau théorique qu'est l'île primitive. Si le tableau est simple, sa mise en œuvre dans la réalité concrète suppose un jeu extrêmement complexe de relations diverses, intégrées sous la loi de la proportion : il fallait nécessairement un ingénieur tout-puissant pour produire cet agencement mécanique si complexe qu'on n'en peut suivre tous les rouages ; il fallait surtout un juriste transcendant capable de fixer pour l'éternité un code sans faille des lois naturel-

les, en fonction duquel les misères individuelles, les atrocités de la régulation, ne soient que des circonstances inassignables, de simples phénomènes pour la subjectivité de celui qui n'a pas appris à satisfaire aux exigences de la curiosité naturelle par la contemplation de l'ordre polymorphe des plantes et des animaux. Le texte le plus central à cet égard est sans conteste la *Politia naturæ*, qui établit « la théorie de l'articulation des groupes fonctionnels les uns par rapport aux autres, c'est-à-dire, au-delà de l'interdépendance des vivants dans le système, la théorie d'une subordination de fonctions, d'une hiérarchie des agents » (p. 13). L'intérêt de la *Politia* est encore plus considérable si l'on considère que la doctrine linnéenne y présente la guerre entre les espèces comme un phénomène de régulation où les animaux supérieurs sont les serviteurs des animaux inférieurs, ceux-ci des plantes, et toujours ainsi, d'un bout à l'autre de la chaîne continue des espèces, dans un ordre hiérarchique similaire. La lutte interspécifique n'est pas ce processus dynamique par lequel l'extinction menace les espèces qui se trouveraient défavorisées dans les nouveaux rapports introduits entre les concurrents par suite d'accidents évolutifs. La lutte est le moyen d'accomplissement de la proportion qui assurera l'équilibre et la hiérarchie fonctionnellement intangible des espèces et des règnes. Nous n'avons pas à nous arrêter longuement sur des détails qui ressortiraient mieux à l'examen attentif et critique du petit corpus de proto-écologie linnéenne, constitué par M. Limoges. Qu'il nous suffise de signaler que la lecture du recueil oblige à jeter un regard neuf sur l'interprétation de l'ensemble des travaux linnéens, où la classification des végétaux (cf. les très célèbres *Species Plantarum* de 1753, ouvrage dont la Ray Society a donné une édition fac-similé en 1959) a tenu le rôle de paradigme achevé, un peu comme la logique aristotélicienne aux yeux du Kant de la *Critique de la Raison Pure*. Même le tableau taxonomique a une histoire, et cette histoire est conjointement celle que M. Limoges retrace dans la perspective écologique qu'il a retenue.

Un mot enfin sur la traduction. Bien que nous ne soyons pas en mesure de la juger, il nous est apparu qu'elle comportait quelques défauts, et qu'en particulier, le traducteur n'a pas toujours réussi à traduire dans un français syntaxiquement élégant, les formes rhétoriques d'un latin des plus spéciaux, celui des *disputationes academicæ*. Tient-il toujours compte de la fonction de la 2^e personne du singulier du subjonctif présent latin ? Nous souhaitons qu'une seconde édition permette

la révision de certaines inélegances stylistiques, voire syntaxiques. Mais ceci est un détail, qui ne doit pas faire oublier la qualité d'ensemble du travail. Nous voulons d'ailleurs terminer cette recension, en indiquant la très belle page qui se trouve au début du chapitre premier de la *Police de la Nature* :

« Si un homme, à la vérité, nu comme au moment de la création ou de la première naissance, mais cependant dans la meilleure période de la vie et jouissant d'un jugement mûr, tombé dans ce monde que nous pouvons du moins imaginer, contemplant avec tous ses sens attentifs le globe terriqué comme une nouvelle demeure, il observerait le sol couvert d'innombrables végétaux d'une grande diversité, entremêlés dans la plus grande confusion et maltraités par les vers, les insectes, les poissons, les amphibiens, les oiseaux, les mammifères au point d'inspirer la pitié ; il verrait ces vivants non seulement dévorer les fleurs les plus belles, mais même par une étonnante tyrannie, se déchirer les uns les autres sans compassion. Bref, il ne remarquerait rien d'autre que la guerre de tous contre tous et d'autre part, il se verrait lui-même sans défense et exposé à la violence du plus grand nombre ; inquiet et incertain, il trouverait difficilement et même il ne pourrait trouver un lieu où se réfugier.

Après un assez long séjour en ce monde, dis-je, il distinguerait peu à peu un ordre élémentaire et enfin la confusion suprême lui apparaîtrait comme un ordre si remarquable que, dans son étonnement, il reconnaîtrait difficile et même vain de chercher dans l'œuvre divine un commencement et une fin : en effet, toutes ces choses sont dans un mouvement circulaire. Comme dans les marchés, où l'on aperçoit à première vue la grande foule des hommes répandue çà et là bien que cependant chacun d'eux ait sa propre demeure, d'où il est venu et où il se dirige ; ainsi l'ordre qui est dans la nature se découvre avec d'autant plus de difficulté que les habitants n'y sont pas d'une même famille, que leurs demeures sont très dispersées et que les fonctions de chaque espèce sont peu connues. Pour connaître, dans son excellence, ce plan Divin, il nous faut, pour chacune des espèces, faire la synthèse d'expériences particulières. Quelqu'un qui voudrait explorer l'origine des très grands fleuves, ne doit pas s'arrêter avant de parvenir aux veines les plus éloignées de plusieurs sources pour voir clairement que, de ses confluentes se forment les ruisseaux, des ruisseaux les rivières, des rivières les

fleuves, des fleuves, enfin, les fleuves les plus vastes. » (pp. 103-104).

François DUCHESNEAU
Université d'Ottawa

Georges LÉVESQUE, **Bergson : Vie et mort de l'homme et de Dieu** Un volume broché (13.5 × 19.5 cm) de 136 pages. Collection « Horizon philosophique ». Éditions du Cerf, Paris, 1973.

Le but de cette collection, particulièrement destinée aux étudiants intéressés par la philosophie, est d'examiner comment la question de Dieu a été posée par quelques-uns des philosophes modernes les plus significatifs. Georges Lévesque se place directement dans cette perspective quand il questionne Bergson pour y saisir la notion de Dieu. Et la question est remarquablement insérée dans la question même de l'homme : « Il y a question de Dieu parce qu'il y a question de la vie et de la mort de l'homme, en tant que l'homme est un être à la fois vivant et intelligent » (p. 19).

Une exacte saisie de Bergson a poussé l'auteur à commencer sa recherche par la durée. Car cette notion est véritablement au cœur même de l'ensemble du bergsonisme. Ce penseur, contre toute une tradition philosophique d'ailleurs, s'est proposé de réhabiliter le temps. Et personne n'avait osé avant lui aller aussi loin dans cette réhabilitation et affirmer que le temps est création. « Pour un être conscient, exister consiste à changer, changer à se mûrir, se mûrir à se créer indéfiniment soi-même. » (p. 24). Il est alors possible à l'auteur de faire ressortir comment Bergson, à travers ces notions de durée et de création, a pu approfondir ces réalités fondamentales que sont la mémoire, la matière, la vie, l'instinct, l'intuition et l'intelligence, chemins essentiels pour comprendre l'idée bergsonienne sur Dieu.

Sous un aspect, l'intelligence est le grand succès de la vie. « L'homme intelligent n'a pour ainsi dire plus de forme. La vie réalise en lui son exigence secrète : créer non pas ceci ou cela qui ne serait qu'une forme close, fermée sur elle-même, mais créer de la création, créer des créateurs » (p. 39). Mais l'intelligence est dangeureuse : elle est source de désorganisation et de dépression. C'est alors que ce qui reste d'instinct peut combattre l'intelligence, par la fonction fabulatrice ou fantasmatique. « La fabulation explique la religion. Dieu est certainement sa réussite la plus remarquable, le fantasme suprême » (p. 50). Ainsi s'explique la religion statique. « Dieu n'est ici qu'une intention humaine projetée, extériorisée, convertie en personne, et un fantasme consolidé